

Résister au désastre. Dialogue avec Marin Schaffner d'Isabelle Stengers

Nos cabanes de Marielle Macé

Simon Levesque

Numéro 273, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94623ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Levesque, S. (2020). Compte rendu de [*Résister au désastre. Dialogue avec Marin Schaffner* d'Isabelle Stengers / *Nos cabanes* de Marielle Macé]. *Spirale*, (273), 87–89.

PENSER ÉCOLOGIQUEMENT

Deux petits livres ont paru au cours des derniers mois, dont la vocation est proche : permettre de penser l'écologie et le sens de l'action militante dans le contexte actuel du réchauffement climatique et du désastre environnemental avéré, que l'on sait causés par le mode de vie occidental moderne et les idéologies qui le soutiennent.

CÔTÉ COUR

Résister au désastre d'Isabelle Stengers figure parmi quatre autres titres parus au même moment, qui inaugurent la collection anniversaire des éditions Wildproject (2009-2019), la « Petite bibliothèque d'écologie populaire ». L'importance de cette maison d'édition dans le paysage intellectuel français et, plus largement, francophone est capitale. Les nombreuses traductions effectuées au cours des dix dernières années de textes d'auteurs majeurs ayant contribué à forger le canon environnementaliste du xx^e siècle (Rachel Carson, John Baird Callicott, Aldo Leopold ou Arne Næss, pour n'en nommer que quelques-uns) ont permis l'avancée de la pensée écologiste en langue française par l'actualisation d'un fonds philosophique et d'un lexique militant dont la valeur et l'utilité politique sont évidentes. La dernière contribution de Stengers vient donc s'ajouter à ce fonds déjà riche.

Résister au désastre se présente comme un long entretien entre la philosophe des sciences belge Isabelle Stengers et Marin Schaffner, éditeur chez Wildproject et cofondateur de la nouvelle collection en question. La carrière de Stengers, ses alliances intellectuelles – notamment au sein d'un réseau organique de recherche écoféministe, dont font aussi partie Donna Haraway, Vinciane Despret, Émilie Hache et Anna Tsing – et le sillage qu'ont tracé ses travaux y sont célébrés de la meilleure des manières, soit en revenant méthodiquement sur

RÉSISTER AU DÉSASTRE. DIALOGUE AVEC MARIN SCHAFFNER

ISABELLE STENGERS

Wildproject, 2019, 96 p.



NOS CABANES

MARIELLE MACÉ

Verdier, 2019, 128 p.



un certain nombre de concepts écologiques dont elle a fait ses objets de recherche au cours des années : nature, milieu, terrains de vie, mais aussi apprentissage, science et savoirs, art du récit et soins ; autant de notions théoriques et d'aspects d'un même problème ou de pratiques qui culminent en une pensée théorique et politique riche, ouvrant un horizon pour l'action collective.

L'avant-propos présente le texte comme « *un voyage, une promenade et une immersion dans la philosophie profondément écologique et radicale d'Isabelle Stengers* ». Mais en vérité, il est encore un peu plus que cela. Toujours très pédagogique, le dialogue est à l'image de ce qu'il promet et défend, soit l'écologie comme science « *de la rencontre, de la connaissance sensible* » et « *des savoirs qui se cultivent* ». À travers elle, une préoccupation résolument politique émerge au cœur même de ce qui, trop longtemps, est demeuré infrapolitique : notre rapport aux autres espèces vivantes, au sol, au territoire et au paysage.

En plus de s'appuyer sur le consensus écologique issu des sciences naturelles, la parole de Stengers s'inscrit en filiation avec celle de Félix Guattari dans *Les trois écologies*. Dès l'ouverture, elle pose cette corrélation fondamentale et irréductible (que Guattari a reprise en son temps à Gregory Bateson) entre l'écologie mentale, sociale et environnementale. De même, son intérêt pour la transversalité, concept guattarien s'il en est, irrigue sa pensée depuis son origine théorique jusqu'à sa finalité militante, et ce, sans jamais miner la validité scientifique de celle-ci. Cette transversalité nourrit la volonté de Stengers de renouveler le rapport établi aujourd'hui « *entre sciences et préoccupations communes* ». Car c'est bien de cela qu'il s'agit : faire de l'écologie en tant que science une source de valeur pour réformer notre conscience morale collective. Entre une reformation de nos réflexes politiques et une refondation de la science elle-même autour du paradigme écologique, sur le terrain fertile des comportements ordinaires pourrait fleurir une nouvelle manière d'être, de se raconter et de prendre soin d'autrui, en élargissant sensiblement cette dernière catégorie à l'ensemble du vivant et en considérant l'humain lui-même comme partie prenante de l'évolution des milieux de vie, pour le meilleur et pour le pire.

La façon dont Stengers pense le sol sur lequel nous cohabitons avec les autres espèces du vivant l'amène à interroger l'identité humaine et les mécanismes de reproduction sociale par lesquels est reconduit le rapport destructeur qu'entretient l'humanité avec la Terre. Si, comme elle l'avance, « *nous devons tous guérir de ce que nous a fait l'école* », alors, à n'en pas douter, ce petit livre d'écologie populaire a le potentiel de faire œuvre utile en la matière.

CÔTÉ JARDIN

Nos cabanes de Marielle Macé n'a pas la même valeur pédagogique. Le livre s'ouvre sur une citation d'Olivier Cadiot qui donne le ton. Il faudrait, lit-on, « *qu'on se refasse une cabane, mais avec des idées [et] des histoires à la place des choses* ». Sur ce motif d'un monde à refaire à partir de l'idée qu'on s'en fait, le discours de l'essayiste tourne en rond et se mord la queue.

Les jeux de mots et les métaphores sont florissants dans *Nos cabanes*. Plusieurs se répètent d'ailleurs, comme si leur martèlement pouvait leur conférer une compétence performative. Ainsi de « *ménager plutôt qu'aménager* » ou de « *jardiner les possibles* », dont on sent que l'autrice voudrait qu'on y perçoive de l'esprit. D'autres formules, confuses, nous assurent de la visée purement métaphorique de l'entreprise : « *prendre soin de ce qui se tente, partir de ce qui est, en faire cas, le soutenir, l'élargir, le laisser rêver* » ; « *nœuds de liens qui libèrent, de lignes de vie qu'on laisse filer et qui laissent partir* » ; « *il s'agit de savoir entendre une idée de vie dans toute forme de vie, de sentir quelle formule d'existence elle libère, quelle ligne de pratiques, d'expériences, elle avance. Et de laisser rêver cette ligne* ». La vacuité de ces propositions n'a d'égal que le glanage qui semble présider à leur assemblage. Faire « *des pluriels suffisamment soudés pour qu'ils puissent s'énoncer* » ne constitue pas exactement un projet politique très concret.

Une chose est claire : la *cabane* n'est qu'une figure métaphorique pour Macé. Mais une métaphore de quoi, exactement ? Là, ça se gâte. L'autrice dit vouloir s'éloigner du « *cabanon solitaire de Thoreau* ». Et pourquoi donc, sachant que le geste de Thoreau correspondait à l'adoption d'un style de vie en protestation contre le pouvoir politique ? Sans prendre le temps de s'y intéresser, Macé invalide les gestes de repli concrets (l'écophilosophie d'Arne Næss, par exemple, aurait eu sa place dans la réflexion). L'aménagement de foyers de vie décroissants en marge du monde industriel urbanisé ne l'intéresse pas. Négligeant l'examen de cette option, elle la fait passer du côté de la naïveté, de la quête d'une innocence perdue, de « *l'ancienneté de la tendresse d'un geste qui n'inquiéterait pas l'ordre social* ». C'est donc qu'il y a de bonnes et de mauvaises cabanes pour Macé. Mauvaises cabanes : celles qui prennent une toute petite place, qui ne gênent personne, mais qui ont le mérite de se laisser habiter vraiment. Bonnes cabanes ? Voici : il ne faut pas « *craindre d'appeler "cabanes" des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, des nouvelles façons de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques* ». Les bonnes cabanes sont des cabanes de *points de vue*, qui ne s'habitent pas du tout, mais qui, selon l'autrice, auraient le mérite de déranger. Pourtant, ces cabanes-là sont étonnamment utiles au maintien du *statu quo*.

Macé aborde le militantisme écologiste en essayiste des « formes de vie » et pense celles-ci avant tout en littéraire. Aussi bien dire qu'elle s'intéresse au *style*, dont elle a fourni une définition ailleurs : le style est une « *forme-force* » créatrice de « *valeurs*¹ ». C'est donc dire que la valeur est dans le regard et qu'il suffirait d'accorder plus d'attention à nos façons de vivre pour changer le monde. La pauvreté de cette pensée est aussi flagrante que son inanité politique. L'imposture de l'autrice n'apparaît jamais aussi obvie que lorsqu'elle prétend justement à une pensée *politique*. Nicolas Vieillescazes a eu raison de convoquer le petit ouvrage de Macé pour illustrer sa critique de l'activité de ceux qu'il nomme les *intellectuels d'ambiance* : le recyclage du thème politique dans leurs travaux – qui passe essentiellement par la récupération d'un champ lexical et la pseudo-caution de quelques références savamment saupoudrées – ne fait jamais que masquer malhabilement ce qu'ils proposent. Et ce qu'ils proposent se résume finalement à une sorte d'esthétique ou à une éthique prescriptive censée justifier une certaine manière d'être, crue performative, vis-à-vis du monde. Comme l'écrit Vieillescazes, chez les intellectuels d'ambiance, « *la politique se définit par le rapport des sujets à l'état des choses. Si l'on veut transformer le monde objectif, on doit modifier la perception que l'on en a. [...] Mieux, modifier notre perception, c'est déjà transformer le monde objectif. Esse est percipi*². »

L'anémie intellectuelle d'une telle suggestion n'a d'égale que la réception benête qu'elle suscite, par exemple du côté d'*En attendant Nadeau*, qui titre au sujet de l'ouvrage de Macé : « La poésie au secours de la nature³ ». Ce titre a le mérite de rendre saillante une partie du problème : l'incapacité d'un certain nombre d'intellectuels qui se disent plutôt de gauche à envisager le politique autrement que comme un lieu à investir *créativement*. Ainsi s'interprète la volonté de Macé de publier ce qu'elle appelle « *une sorte d'essai-poème, de pamphlet créateur d'intervention dans une question très très actuelle*⁴ ». On ne s'étonnera pas de la légèreté de « *l'intervention* » : lorsque vient le temps de parler du « *très très actuel* », l'exercice de forme semble suffire. À l'image des contenus médiatiques qui dominent aujourd'hui, l'intellectuelle se complaît ici dans ce qui, finalement, s'assimile à peu de choses près à une *chronique*.

En fin de compte, une seule intuition formulée par Macé nous est apparue prometteuse, en ce qu'elle restitue à la poésie la véritable faculté de transformation qui est la sienne. Face à la mutation climatique, Macé suggère de « *faire droit à un temps métamorphique* » et de « *parier sur les métamorphoses* ». Pourrait-on imaginer un militantisme écologiste qui, tirant profit de la puissance du verbe ovidien, parviendrait à mettre devant la face du monde des visions capables de le transformer irrévocablement ? Sans doute faudrait-il suivre la consigne imaginée

par Pierre Klossowski à l'effet que le tableau représente à la fois le crime et le châtement. De cette façon, peut-être, la destruction environnementale pourrait être pensée à la faveur de l'apocalypse, c'est-à-dire comme une révélation. Scène mythique où seraient convoqués à comparaître, comme en un « *parlement élargi pour un âge métamorphique, qui sait et ne sait pas ce qui lui arrive* », fautifs et victimes, outrageux et outragés, humains et non-humains. Le jugement serait transcendant ; la transfiguration serait exemplaire. La catastrophe trouverait son sens historique dans le renversement du politique. *L'hybris*, un temps, serait matée par « *la réalisation soudaine et douloureuse que la définition classique de la société – les humains entre eux – n'a aucun sens*⁵ ».

PAR LE MILIEU

Si cela n'était pas encore assez clair, il apparaît que penser écologiquement – ou *penser par le milieu* – s'avère plus que jamais nécessaire. Sonia Shah mettait récemment en lumière les rapports de corrélation unissant la dégradation des milieux naturels et l'accroissement des épidémies à l'échelle mondiale⁶. L'expérience de distanciation forcée entraînée par la pandémie de COVID-19 aura-t-elle un effet à plus long terme sur notre manière de concevoir notre rapport à l'environnement ? S'il faut le souhaiter, il importe aussi d'outiller la pensée afin de stimuler la transition vers des habitudes de vie et des réflexes politiques mieux adaptés à la survie de l'espèce humaine et plus aptes à accroître la biodiversité dans la longue durée. Bien qu'empreinte d'un parfum d'innocence, l'hypothèse défendue par Bruno Latour en mars dernier a son mérite. Selon lui, « *la crise sanitaire prépare, induit, incite à se préparer à la mutation climatique* ». Or pour bien se préparer, encore faut-il savoir par où commencer. Ainsi, de ces deux petits livres parus au seuil de la crise, seul celui de Stengers peut véritablement prétendre initier les prochaines générations à la puissance théorique et politique de la pensée écologique.

1 — Marielle Macé, *Styles : critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016, p. 21.

2 — Nicolas Vieillescazes, « Qu'est-ce qu'un intellectuel d'ambiance ? », *Lundi matin*, n° 189, 29 avril 2019.

3 — Ulysse Baratin, « La poésie au secours de la nature », *En attendant Nadeau*, n° 75, 13 au 26 mars 2019, p. 35-36.

4 — AOC Media, « Marielle Macé nous parle de "Nos cabanes" », YouTube, 3 mai 2018.

5 — Bruno Latour, « La crise sanitaire incite à se préparer à la mutation climatique », *Le Monde*, 26 mars 2020, p. 23.

6 — Sonia Shah, « Contre les pandémies, l'écologie », *Le monde diplomatique*, 1^{er} mars 2020, p. 1, 21.